

JEAN GROSJEAN

# Une voix, un regard

Textes retrouvés

1947-2004

ÉDITION DE JACQUES RÉDA  
PRÉFACE DE J.M.G. LE CLÉZIO

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

*Poèmes*

TERRE DU TEMPS.

HYPOSTASES.

LE LIVRE DU JUSTE.

FILS DE L'HOMME.

MAJESTÉ ET PASSANTS.

AUSTRASIE.

APOCALYPSE.

HIVER.

ÉLÉGIES.

LA GLOIRE précédé d'APOCALYPSE, d'HIVER et d'ÉLÉGIES. Préface de Pierre  
Oster (« Poésie/Gallimard »).

LA LUEUR DES JOURS.

LES BEAUX JOURS.

NATHANAËL.

CANTILÈNES.

LES VASISTAS.

LES PARVIS.

LA RUMEUR DES CORTÈGES.

ARPÈGES ET PARABOLES.

*Récits*

CLAUSEWITZ. Nouvelle édition en 1987.

LE MESSIE. Nouvelle édition en 1987.

ÉLIE.

DARIUS.

PILATE.

*Suite des œuvres de Jean Grosjean en fin d'ouvrage*

UNE VOIX, UN REGARD



JEAN GROSJEAN

UNE VOIX,  
UN REGARD

*Textes retrouvés*

1947-2004

ÉDITION DE JACQUES RÉDA

*Préface de J.M.G. Le Clézio*

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
trente exemplaires sur vélin pur fil  
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 30.*

## PRÉFACE

*Nous avons connu, aimé le poète des Vasistas, le conteur d'Élie, de La reine de Saba, de Jonas, du Messie. L'immense érudit qui traduisit les Psaumes de David, la Genèse, le Coran.*

*Ce qu'on va lire n'est pas une compilation de textes peu connus, publiés en revue (à la NRF, mais aussi dans Phréatiques, dans Bleu, Unimuse, etc.), poèmes, critiques, dédicaces, voire inédits écrits de sa main penchée, élégante, presque féminine.*

*Voici l'homme : familier, mais distant, savant et modeste, original jusqu'à l'insolence, dédaigneux de la renommée, incapable de parler sans passion, résistant aux engouements faciles, religieux mais sans en faire état, pas plus que Max Jacob qui disait qu'au lieu d'une femme il avait rencontré Dieu. Il ne mâche pas ses mots, ne cache pas ses idées, mais il aime la rencontre — les lieux, Damas et Bourg-la-Reine, la Judée et la Franche-Comté, le Jourdain et la Meuse —, les êtres, esprits plutôt que légendes, génies plutôt que démons — David, Shakespeare, John Donne, Marceline Desbordes-Valmore et ce vieux prophète méconnu que fut Jean-Baptiste Chassignet —, l'hébreu et le rude parler des Frisons, et Senghor, non pour l'exotisme mais pour la francophonie, cette « grande patrie mentale ».*

*Son goût de l'Orient, il ne le déguise pas sous les oripeaux de la science, il le puise en Syrie, ce désert inspiré où il pensait mourir quand il avait vingt ans, ou la Palestine d'« avant l'extermination ». Il*

*manie la provocation et l'intelligence, comme le héros de l'« Ironie chrétienne », non parce qu'il puise sa certitude dans l'or des mausolées légendaires (ne se dit-il pas le dernier « iconoclaste » ?) mais parce que les textes sacrés nés en Judée portent la vérité de la terre et des hommes, parce que les Sémites (Hébreux, Araméens, Arabes) ont inventé la langue de cette vérité. À cela, on le lit dans « La diph-tongue », étonnant poème, il ajoute la nécessaire mutation du germa-nique — non le prussien que parle le Pharaon quand il caracole devant la foule asservie en criant « Achtung ! » mais la langue trans-crite par Grégoire de Tours ou la geste des Francs :*

Le sombre son qui sourd  
de l'effondrement des  
vocables emphatiques  
pour embourber l'histoire...

*Plus près de lui, la langue d'Arthur Rimbaud, frère en Cham-pagne pouilleuse, l'homme « aux semelles de vent ». Lui serait l'homme à la parole d'orage, en quête de « l'arbre de braise » :*

Tu n'es pas une clarté d'âme sur le monde [...]  
Tu me déchires par le dedans, tu me sondes  
Tu me dévêts, jusqu'à l'os, des tiédeurs de vie.

*Voici l'homme, qui raconte à peine ce que fut le moment crucial de sa vie, sa rencontre, pendant la guerre, au camp de prisonniers de Neubran-denbourg, avec un homme lourd, taché de goudron, un peu taciturne et amoureux de la poésie, Claude Gallimard qui fut son éditeur, et une sorte d'éternel adolescent, entre action et création, avec qui il entama une conversation qui dura jusqu'à ses derniers mois, André Malraux.*

*Jean Grosjean, intransigeant, violent dans son amour des inno-cents, qui rencontra le Messie en travailleur journalier parcourant les*



*routes de Champagne à la recherche d'un emploi à la ferme. Qui n'oublia jamais non plus le visage d'un prisonnier mongol avec qui il échangea un peu de tabac contre un morceau de pain.*

*Éclats de voix, éclats de poésie dans ces textes, l'histoire éternelle n'est jamais étrangère au présent. Si Adam et Ève décident de revisiter le paradis, c'est pour cette constatation loin de toute morale :*

Qu'est-ce que l'homme était allé voir dans des lieux patibulaires ?

*Voici donc dans ses mots l'homme qui manque à notre temps, qui laisse un vide dans le cœur de ceux qui l'ont fréquenté. Rien à voir avec la gloire, ni avec des prétendues leçons d'écriture, Jean Grosjean est à mille lieues des lieux communs :*

Ne rien créer. Seulement détecter les connivences entre le mot et l'être.

*De cet homme, à la fin, reste ce portrait qu'il fit de la « Vraie vie » d'André Dhôtel, et qui lui va si bien :*

Dans un siècle dont tant de livres disent les noirceurs [...] [son œuvre] s'avance un peu seule et sans tapage vers cette raie de lumière sous la porte qu'il y a au fond de chacun de nous.

J.M.G. LE CLÉZIO



## AVANT-PROPOS

En dehors de sa correspondance dont seuls quelques fragments ont paru\*, Jean Grosjean semble n'avoir laissé aucun inédit au sens strict du terme. Grâce à ses propres soins et à la diligence de sa famille, on a pu néanmoins réunir facilement une assez importante quantité de textes confiés à diverses publications, mais qu'il n'avait pas jugés susceptibles d'être un jour repris en volume. Il faut dire avec modestie qu'il se trompait ou plutôt se montrait trop modeste.

Quasiment constante à partir de 1953 et durant vingt-cinq années, sa présence à la rédaction de *La Nouvelle Revue Française* s'est traduite par un nombre considérable de chroniques et de notes. En particulier dans les domaines des essais et de la poésie, on voit s'y exercer, selon certains critères d'exigence acquis dans sa pratique des Écritures, l'activité critique du lecteur de littérature qu'il était aussi, et dont le tour d'esprit comme les inclinations placent toujours leur objet sous un éclairage qui en renouvelle l'approche.

Parallèlement à ses travaux portant sur l'Ancien Testament et le corpus johannique (Évangile, Apocalypse), et conjointement à son intérêt pour les textes fondateurs qu'il a contribué,

\* Notamment des extraits de sa correspondance avec Jean Paulhan, avec Pierre Oster et avec Jacques Réda. Revue *Nunc*, n° 21, 2010.

en compagnie de J.M.G. Le Clézio, à restituer dans la collection « L'Aube des peuples », Jean Grosjean a de la sorte, au fil du temps, donné à l'actualité une attention qui bénéficiait de sa familiarité avec l'immémorial, et où se retrouvent les traits de sa pensée étrangère aux systèmes et aux modes.

Ayant dû à regret écarter nombre d'entretiens accordés à des organes de presse et qui reviennent, sur le mode de la conversation, aux thèmes traités en profondeur à diverses étapes de l'œuvre, il nous a semblé que la part attribuée ici à cet aspect proprement mais très personnellement critique de Jean Grosjean compenserait quelque peu l'absence d'études d'un caractère plus orienté par son questionnement des Écritures. Il aurait fallu reprendre l'intégralité d'ouvrages sans doute épuisés ou devenus d'accès difficile, et dont le volume aurait excédé celui que l'on souhaitait garder, pour le rendre com- mode, à celui-ci.

Ainsi par exemple *Les Versets de la Sagesse*\*, traduction commentée de *L'Écclésiaste*, qui illustre à la fois la rencontre d'un exégète et d'un poète, et la manière dont ce dernier amène au français le sens et la tonalité d'autres langues, comme il le fit pour les « petits » Prophètes, les Évangiles, Shakespeare, Eschyle, Sophocle ou le Coran.

On en jugera toutefois très bien par les quelques traductions figurant à la fin de la partie importante qu'on a réservée aux poèmes que Jean Grosjean avait publiés dans *La Nouvelle Revue Française* et d'autres revues, mais exclus de ses recueils successifs.

En toute conscience, et quitte à encourir le reproche de méconnaître son propre sentiment, on a estimé nécessaire d'en conserver la quasi-totalité. Non par une pitié abusive, mais du

\* Éditions Philippe Lebaud, 1996.

fait évident que pas une des pièces ainsi abandonnées par leur auteur ne démerite de la valeur de celles qu'il avait dûment homologuées.

Dans l'ensemble des poèmes que l'on a recueillis se dessine de façon encore plus nette l'évolution qui le conduisit de la densité intense des vers de *Fils de l'homme* à la transparence délicate et nostalgique de *La Rumeur des cortèges*. Qu'il ait d'ailleurs évoqué les grandes voix des grandes et petites péripéties bibliques, les magnificences visibles et secrètes des saisons, poursuivi la trace aimée et fuyante d'un dieu présent jusque dans sa dérobade, ou tenté de cerner sa parole dans des développements discursifs, Jean Grosjean a fait entendre dans la sienne une tonalité et une rythmique dont la singularité structure aussi bien les proses contrastées de *Terre du temps* et d'*Austrasie* que celles de ses récits, souvent presque enjouées, ou l'élévation lyrique à la fois ample et abrupte de *La Gloire* ou *Apocalypse*.

Un écho de cette tonalité résonne dans les moindres manifestations de sa langue, si parfaitement distincte dans le concert de voix uniques qui ont enchanté le siècle passé, et le présent volume n'a d'autre ambition que de la faire mieux entendre, en délivrant l'essentiel de ce qui risquait d'en rester difficilement perçu.

Jacques RÉDA



*Le poète*





## VARIATIONS SUR LE TEMPS

RUTH :

Trame de rêve suspendue par l'émoi.  
L'histoire qui s'était mise aux rames n'a soudain plus de  
voyage.

L'abeille m'éveille à la douleur.  
Appuyés tour à tour ou séparés comme mes deux lèvres.  
Quelle promesse plus que frémir ?

Il n'est de sens qu'ailleurs toujours.  
Tambourins et frelons.

\*

L'alvéole est vide d'où j'entendais bourdonner la cité. Je ne  
suis plus que le vent de ta route et je dialogue avec ton cœur.

L'ombre te passe sur l'épaule. Le chat tigré te fixe. Des éta-  
mines t'ont jauni le nez. Tel est mon nom.

Regarde, éblouie, les genêts sont en fleurs mais la maison du  
Roi est si loin ! Supplice incorruptible d'avoir su véritable mon  
désir.

## TRANSE

Qu'à nouveau existe la distance successive est mourir.  
N'être plus idiot parmi les hommes est impossible. L'étour-  
neau oblique son bec.

Puisque la main de l'orage, avant de gifler, caresse les têtes  
pressées des arbres, il te faudra laisser l'averse s'essuyer.

Les roches noires me ceignent. La pluie s'approfondit. Je  
t'entends gémir.

\*

Quel sage palmier agiterait ses mains éloquents ? Chanter  
seulement qui est émanation et non attitude. Ton absence par  
mon refus. Comme le sel fait la mer en allée.

Chamelles de sables si vaines et que je ne puis dépasser. Le  
scorpion du moins me guette sous la pierre. Vais-je, fou, des-  
siner les constellations ?

Je saurai coucher mon cadavre comme une flèche vers l'Est.  
Ils verront bien. Tout mon corps (index coupé trop court)  
comme l'espoir de l'aurore. Si le soleil buvait l'eau de mes  
jointures et que mort au moins je sois vrai !

RUTH :

Je me lève, amazone solaire, sur la forêt. Tant d'arbres mêlés! Je vois chacun. Il me faut ces inextricables pour une seule flamme en ta présence.

Ignore l'humus et le muguet. Devine la poutre et la brindille. Je referai patiemment le désert. Voici des stères déjà. Je réunis les étoiles en fagots. Seul bûcheron dans tant de feuilles mortes.

Une solitude à ta gloire. Mes étrières! Ce silence absolu c'est ta question. Voici, pour y répondre, l'éternité où la lumière prend comme un incendie.

\*

Le paradis n'est-il pas simplement un enfer utile et l'amour une solitude significative? Qu'est la joie que le confort d'être perdu et l'esprit sinon la connivence de toutes les restitutions?

Tout n'est que mouvement. Les plaies étincellent comme des joailleries. Ni remords, ni rancune, ni regret. L'élan. Et la musique de la roue.

Et quels autres que toujours, lampadaire dans les branchages anciens, le seul Autre?

\*

L'aveugle chante chaque nervure du pré et du bois. Quelqu'un qui écoute en voit une. Le soleil passe dans le vent.

Tu es venue Sagesse. Je suis ton ombre exacte. Je détruis chaque chose en la disant. Vidée de son essence elle cesse d'exister.

De nouveaux tas de feuilles de platanes s'allument jusqu'à ce que les arbres soient purs. Odeur du feu.

ESTHER :

Chape de pierreries, je n'ose. Découds mes lèvres dans la ténèbre. La profondeur des cuivres noie ma clameur.

J'ai pleuré comme une prisonnière, tu sais. Si je me cachais ! Ce serait pire. La déroute de la steppe galope devant ta colère, Ange de Dieu.

Comparaître au moins. Les taureaux immobiles enténébrent ton seuil. Je vais sur un fil d'or à la rencontre de t'aimer.

BOOZ :

Ce ne peut être pire ailleurs. J'irai seul sous les arceaux noirs. Je reviendrai avec les grappes de glycines cerner ton plaisir de ma joie.

Tu es toute couchée dans le tombeau de la montagne. Ton gémissement ineffable m'assaille à travers ton bâillon d'aromates et je me hâte.

Traqué par les granits. Sans salive, je suis parti si tard et si lassé! Mon cœur m'escalade à ta rencontre. Retiens ton souffle jusqu'aux hirondelles.

RUTH :

Le profil du silence masque un mystère de bronze. Le cimetière de la nouvelle lune tranche le seringa par l'odeur de la mort.

Je ne savais pas que je n'existais pas avant d'être la plaie de ton flanc.

Souffrance d'être qui m'empoignes au ventre sans un geste, lâche-moi! — Non, rien que n'être que toi, temps.

RUTH :

Restons sous l'aloès. S'il fleurissait! Que rapporter d'où je ne suis pas?

Un vent mauvais mange tes chères paroles. Je n'ai plus de toi qu'une poignée d'étoffe par où te pincera la bise.

Tes pas qui t'enlèvent de mes yeux retentissent déjà vainqueurs dans ma gorge.

\*

Toutes les fleurs et tous les animaux se sont penchés pour écouter ta phrase. La mer s'étend, les montagnes se haussent, mais moi, j'ai peur de l'heure où tu te taises.

Tu sauras ce jour-là atrocement qu'aujourd'hui n'était pas mauvais.

L'esclave est revenu partager l'eau avec sa main et séparer cette seule chose que nous sommes.

*La Licorne III, 1948*

*TU N'ES PAS ICI...*

Tu n'es pas ici, tu ne le seras jamais.  
T'ai-je rêvé? D'où surgit dru comme un genêt  
Ton souvenir plus flagrant que ma vie? Ma soif  
De te voir pose en mon cœur les drains de l'angoisse.  
Avant d'avoir ouvert les yeux je t'attendais :  
Tu n'étais pas là, tu ne le seras jamais.  
Mes illusions, je vous cinglerai jusqu'au sang  
Comme un bourreau pour que vous gambadiez devant  
L'éternelle absence. Un tigre tourne en sa cage  
Moins que mon songe dans la tromperie sauvage  
Qu'est ce siècle où tu m'as retiré ta figure.  
Je m'étonne qu'on invente des aventures  
Sous l'azur où l'homme est un ours au fond des fosses.  
Je n'offre aux badauderies des garçons de noce  
Que le spectacle de ma lassitude épaisse  
Pour dissimuler mon désir. Rien n'intéresse  
Le loup efflanqué que la proie. Mais comment vivre  
Un si lent délai? Ne connais-tu pas quel Livre  
Sans l'avoir lu je récite tout bas par cœur  
Sous l'ombrage édulcorant des pêcheurs en fleurs?  
Admets que ce n'est qu'aux ravins de ce pays  
Où m'assiègent les échos de mes propres cris  
Que s'imposerait ta rencontre déchirée.

Les paquerettes des étoiles sous tes pieds  
Sont mortes avec la solennité des nuits.  
C'est, sur les arbres, la morve du jour qui luit  
Comme la tristesse insondée des imbéciles.  
Être séparé de toi serait trop facile  
Si de plus tu ne mourais quand dans un fossé  
Je me retourne oubliant ton nom qui clamé  
Ferait couler les remparts fanfarons du monde.  
Mes pleurs au bord du ruisseau se perdent dans l'onde.  
Mes pas sont déjà l'humus, mes gestes des lianes.  
Mais puisque je n'ai pas pu te prendre à mon âme  
Tu n'es pas ici, tu ne le seras jamais.

*Iô*, n° 13-14, 1954



*J'ERRE SOUS LES VITRAUX...*

J'erre sous les vitraux criards. La nue  
Me plaque au dos son poids de couleurs crues.  
La limace, au jardin d'azur, évide  
Le cœur de laitue d'un soleil livide.  
J'hésite au seuil ouvert de l'équinoxe  
À franchir ce ventre d'aïeul précoce  
Dont les pas n'ont mené qu'ici. Dis-moi,  
Si ta bouche n'est trop grande à ta voix,  
Qui t'a vaincu si prématurément  
Et si je dois me méfier du printemps  
Sérieux comme un page ou de mon désir  
De te retourner de mon pied. Ton rire,  
Corps qui obstrues l'entrée de mon courage  
Peuple d'appels de coucous le village  
Où je me suis éveillé à mes doutes.  
Le cheval a péri dont sur la route  
L'oiseau brise le crottin sec. Le vent  
S'ennuie et se retourne sur un banc.  
Il ne reste aux combattants pour témoins  
Que les ormes tordus aux troncs disjoints.  
Les âmes sont dans les airs des girouettes  
Rouillées de ne plus servir et les chouettes  
Qui les ont délabrées de leurs cris dorment

En des combles sans rats ni blé. Les cornes  
D'un taureau mangé de fourmis élèvent  
Leur trophée de destruction sur la grève  
Dont les marées sont convoquées ailleurs.  
Devant l'effronté matin je demeure  
Perplexe et dérouté par tant de signes  
Menaçants que le jour éclaire.

Ô Justice insurgée, chancre des rois,  
Puisque nul n'a pu vaincre à ta manière,  
Tes amoureux ont ces profondes voix  
Qui font la gloire et le deuil de la terre.  
Dépareillée, dissymétrique et folle,  
Vierge exemptée de comparses, tes pieds  
Sont si beaux que je laisse quand tu viens  
Tout autre amour ou travail au fumier.  
Tu dévies du seuil des dieux les plaignants  
Et clos l'accès des tombeaux aux pleureurs.  
Tu nies la paix, déchires de tes dents  
Qui n'est pas agité par tes rancœurs.  
Tu recrutes les mendiants sous les saules.  
Je sais comment tu m'as tenu l'épaule  
Pour m'enrôler dans tes allègres guerres.  
Tu scies le juge et suspens sa défroque  
Aux vieux moulins dont s'arrêtent les ailes  
Quand paraît ton visage qui se moque.  
J'entends chanter tes armées qui pieds nus  
Renversent les murs et tes vendangeuses  
Ravir aux oiseaux les grappes du cru  
Le doigt rageur et la face rieuse.

S'il se peut qu'en te tournant tu m'oublies,  
Si tu ne m'es pas plus que tu ne dois,  
J'irai lasser ma fièvre au treuil du puits  
Où le chien hurle à décoiffer les toits.  
Je jetterai ce que j'ai cru ma vie  
Le long du mur des pluies. Tu connaîtras  
Que sont empoisonnés les autres fruits  
Car seul j'avais à ce point soif de toi.  
Je laisserai mon nom pendre aux orties  
Et pleurerai si fort contre les bois  
Que les oiseaux ne seront plus qu'ennui,  
Que les chemins ne conduiront tes pas  
Qu'à mon malheur. Tu blêmiras d'envie  
Que ma douleur qui s'est mangé les doigts,  
S'il n'est trop tard, en toi se réfugie.  
Sera-t-il temps quand tu ne trouveras  
Mon corps qu'entre les rocs qui l'émacient ?

L'homme entendit dans ses feuilles d'oseille  
Ses cris lui retomber comme des fientes  
Du zénith de l'écho. Les hirondelles  
Crevaient le bouclier de son attente :  
L'homme était un captif à ciel ouvert.  
Les danseuses des granges l'entendirent.  
Les danseuses d'oubli haussaient leur rire :  
Finissait l'homme et tournait l'univers.  
Tu sais par cœur sa bouche que distord

Le fouet du temps dont est zébré son dos,  
Ses cris de mouette aux rivages du sort,  
Son mal mouvant sous l'embrun des sanglots,  
La lune pain de silex où ses dents  
Se brisaient sans calmer sa faim, l'éponge  
De l'âme à sec incendiée de mensonge,  
Sa face longue ainsi qu'ombre au couchant,  
Ses torves cheveux empoissés de sang,  
Son âge usé que les textes confondent  
Et sa moue lassée d'ignorer ton nom  
Qui eût fait crouler les remparts du monde.  
Qu'attends-tu de nos siècles de géhenne ?  
J'en ai pendu l'image au toit pourri,  
Que soit tendue leur solitude ainsi  
Qu'un dieu sauvé de tous et de soi-même :  
Aucun passant n'a vu rouge de terre  
Le doux visage humain de ma bravade.  
Ce que j'eus tort de dire aux impubères  
Ne sera vrai jamais qu'en langue arabe.

*Poésie Vivante, 1954*

JOSUÉ  
ou  
ES-TU DES NÔTRES ?

(Josué, V, 13)

MIKAËL, ACCUSE :

*Moi ? Qui je suis ? Ton insolence est neuve,  
Mon général. Depuis quand, qui guerroye  
Doit, plutôt que son sabre, un nom pour preuve  
Sur tes comptoirs ? Diable, ou non, tu te bats ?  
Sans rire, Hébreu, n'as-tu de mes nouvelles ?  
Les vingt mille univers, les neuf cœurs d'anges,  
La fourmi noire et les six cents rebelles  
Enclos dans chaque atome ont-ils licence  
D'hésiter sur mon nom ? Qui voit mon ombre  
Entend ce que se dit, à soi, Dieu même.  
Il n'est pour m'ignorer barbare au monde :  
Il me fallait venir en Israël !*

*Quel mort ne tourne au tombeau si je passe ?  
La charogne en pâture aux loups connaît  
Mon pas, le crie de sa voix de carcasse.  
Est-il champ de bataille où glaise et craie  
Ne louent ma gloire ? où ronce en sang ne sache*

*À qui toujours la victoire appartient ?  
Dieu n'a pas su tramer des nuits qui cachent  
Mon glaive. Il forge à chaque aurore en vain  
De neufs soleils : aucun ne m'éclipsa.  
Je suis maudit si les djinns ont des mères,  
Mais que Dieu songe à réclamer ses droits.  
Je le ferai bénir dans les enfers.*

*Il est des monts vieillis de m'avoir vu,  
Des océans secoués de mon passage.  
Un fleuve a rebroussé son cours, sais-tu,  
Quand j'ai paru rêveur sur son rivage.  
Et toi, Josué, cœur obscur, face aveugle  
Qui viens cerner le site aux sept murailles,  
Polir ton sabre en fer, tes cors qui beuglent,  
Ranger ton peuple au cordeau des batailles,  
Tu ne me savais pas ? Debout trop tôt,  
Tu veux pourvoir toi-même à tout, manant.  
Josué qui feins d'assiéger Jéricho,  
Comment n'as-tu mieux veillé sur ton camp ?*

*Dieu t'a livré la ville ? Eh bien, prends-la !  
Tu crus malins tes espions chez Rahab ?  
Que n'as-tu vu si peu caché que moi  
L'étranger dans tes rangs, le grand Arabe  
Dont l'épée nue n'a pas quitté le poing  
Depuis que fut fondé le monde ? Ha ! Ha !  
C'est mal gérer ta guerre. Apprends, païen,  
Ce qu'en naissant tu devais voir : moi, moi,  
Le seul chef des armées de Dieu, je viens,  
Ôte à l'instant de tes pieds tes chaussures,  
Car ce site est sacré, si nûment mien  
Que le soleil s'y suspend dans l'azur.*

JOSUÉ :

Ce chemin de la mer qu'un jour nous prîmes,  
Ce pavé glauque entre des haies d'écume,  
Chaussée disjointe et de mouvant cristal,  
Voie dont les rois ont hasardé les dalles,  
Ne nous mena qu'à des patries d'orage.

Sous le ciel, tête au sol, j'entends germer  
Le feu, gercer la terre et trembler l'air.  
Bouvier, l'odeur de tes sabots fait taire  
Les fils du roi. Toi que nul n'a payé,  
Dis-nous qui trône au lieu sacré. Lui soit  
Craché ton rire à temps sur le visage.

Fais de l'usine un maître-autel fumant,  
Du pontife un épouvantail à pies,  
Du légiste un cloporte. Et que claudiquent  
Les desseins des marchands. Tonnerre, empale  
Les bâtisseurs de dogme aux échalias,  
Que les oiseaux s'en étranglent de rire.

La maison rance où grandit l'orphelin,  
Mangeant les baies des haies contre un chemin  
Désaffecté, n'entend pas sans plaisir,  
Rétributeur, la gifle dont ta main  
Paie les prélats de miel. Ah! fais gémir  
Sur leur sedia les singes de ton Oint.

Ôte aux chrétiens leur métier de trahir.  
N'obscurcis plus de leur foi l'avenir.

Emprunte, et pour les nier, s'il faut, leurs gestes.  
Regarde-les de l'œil nul qu'ils affectent.  
Mesure à leurs excréments leurs orgies.

Gorge-les de ce dont ils étaient vains  
Et que pourrisse au sol leur chair obscène  
Dont pour hennir doit se détourner l'hyène.  
Corbeau chéri, emporte-leur l'oreille  
Plus faste à tes petits dans les lilas  
Qu'au crâne ocreux des collecteurs d'abeilles.

Ô Justice insurgée, chancre des rois,  
Puisque nul n'a pu vaincre à ta manière  
Tes amoureux ont ces profondes voix  
Qui font la gloire et le deuil de la terre.

Dépareillée, dissymétrique et folle,  
Dis, fille, à quels éclairs ton poil se peigne,  
Garce égarée sur nos coteaux, tes pieds  
Sont si beaux que j'ai voué, pour que tu viennes,  
Tout autre amour ou travail au fumier.

Tu dévies du seuil des dieux les plaignants  
Et clos l'accès des tombeaux aux pleureurs.  
Tu nies de vivre à qui n'a tes rancœurs  
Et, de tes dents, mords le reître au passage  
Sous qui le ciel tremblait sur son image.

Tu recrutas les mendiants près les saules.  
(Je sais comment tu m'as tenu l'épaule  
Pour m'enrôler dans tes allègres guerres.)  
Tes pas dont nul n'attend plus qu'ils s'arrêtent



Broient sur le roc, d'un coup, l'Atlante infect  
Comme on écrase au sol de noirs insectes.

Tu prends le juge et suspends sa défroque  
Aux moulins dont se sont raidies les ailes  
Dès qu'a surgi ton profil qui se moque.  
J'entends chanter tes années qui, pieds nus,  
Remuent les murs et, nues, tes vendangeuses  
Ravir aux oiseaux les raisins du cru,  
Le doigt rageur et la lèvre rieuse.

Si je perds ce combat d'apocalypse  
Engagé par d'inconstants généraux  
Qu'ils soient pendus sous le croissant qu'éclipse,  
Terre, une arête arrondie de ton dos.

Désœuvre, ô soir, les cités du négoce,  
Et toi, picmar, cogne aux banquiers d'écorce.  
Terre, empire à ta borne et tends tes doigts  
Teints de leur sang au ciel que tu nous dois.

Quand tu naissais, tu ne le disais pas,  
Désastre, et te voici sur l'univers !  
Je n'ai osé t'appeler que tout bas  
Tant je t'ai su docile à la prière.

Le sage, ainsi qu'essence au caniveau,  
Éclaire un meurtre en passant sous son porche.  
Les chefs dont n'est l'esprit qu'en leurs chevaux  
Sont grésillants dans la mort, tels des torches.

Ventrues, vos fils sont des fagots en feu :  
N'étiez-vous pas buissons ardents des haies ?

Pâtre attardé, romps ton bâton, déchire  
L'étole acquise au seuil du bas Empire.

Et toi, déride, ô Rumi, ta figure  
De pharisien ou je te fais pleurer.  
Le flambeau progressif de ton ordure  
A pour escorte un ligot de damnés.

Le ciel embrase au beffroi la mairie.  
La foudre à l'arc infailible a visé  
La glose et le rituel. Plus rien n'est su,  
Les lois d'État sont la proie des voiries.  
Salut, soleil de violence en la nue.

Nies-tu que je t'ai rencontré, soleil ?  
Le rideau des peupliers d'or obombre  
Des chemins que les croix et les concombres  
Ont obstrué d'erreurs. Midi. Tu veilles.

Soleil, inspecte à loisir les déroutes  
Dont le vestige est caché d'herbe exsangue.  
Arrête-toi, soleil, sur ton chambranle,  
Que ton cheval de conquérant nous broute.

Midi. Vols de frelons. Fumiers épars  
De rois pourris au sol sans l'engraisser.  
Arrête-toi, soleil, sur nos idées.  
Nous t'épargnons pour que tu les profanes.

Midi. Buissons qu'ont fuis baies et mésanges.  
Ma main ne rame au lac de l'air que lente.  
Au champ de foire en l'orme endormi tinte  
Un silence incliné sur l'heure atteinte.

Midi. Soleil, ton faste à souhait somnole  
En équilibre au fléau de l'automne.  
Les morts sont étirés dans leur tombeau.  
Le maigre sol qu'ils écorchaient les cerne.  
Le temps qu'ils tuaient survit sur la citerne.  
Midi. Pays de pierre. Oh ! crie, corbeau.

Pays païen de hauts lieux sous les chênes.  
Midi. Les dieux muets s'ennuient d'eux-mêmes.  
L'orphelin n'a gaulé que fruits de fer.  
Les soucis des vivants n'ont brui qu'à peine.

*La Nouvelle Revue Française*, n° 41, mai 1956

## ÉLÉGIE SUR L'ÉTÉ DE LA FRANCE

Ce tremblement du tremble au bord du ciel  
C'est donc ton nimbe, Été? Saint faucheur chauve,  
Levé nu dans les rangs d'épeautre et d'orge,  
Tu les vainquis. Qui t'a stipendié? Dieu?  
Dès prairial tu fronçais ton front d'orage  
Sur des dégâts tels que jamais n'en firent  
Nos socs ni nos fusils. Les héros jeunes,  
S'ils t'ont quitté pour la mort improvisée  
Aux talus de l'An Deux, sentaient-ils donc  
Peser sur eux, fixe et plombé, ton masque  
Qui survit à leur gloire?

Ton grand cri creux de thaumaturge a clos  
Dans leur tombeau les rois. Nos prairies rases  
N'ont qu'une ombelle oubliée pour frêle ombre  
Sur tes lourds pas empreints. Ta bouche ouverte  
Comme un guerrier soudain n'a plus un mot.  
Ta pierre à faux pend sur ta fesse en nage  
Dans ton carquois. Pourquoi marquer au fer  
La vierge ou non que tu saisis clamante  
Et qu'à ton gré tu dénudas? Le sang  
De sa plaie s'est figé sur ton visage  
Comme une insulte.

Tu naquis, Prince, avec cet œil d'agate  
Qui pétrifiait les bœufs sous l'orme. Un merle  
Eût-il osé son sifflet ? Le coq seul,  
Jour, hurlait d'aube en ta serre et saigna.  
Bougeons-nous sous la ronce ? À peine eut-on  
La nausée. Tu couvris de ton vol raide  
Sans mouvoir l'air notre orbe et déployais  
L'empan de ta chape empesée. Nous pûmes  
Te presque aimer, Messie, cois sous ton ombre,  
Tus sous tes mâts, Voilier, blottis sous l'âme,  
Larvés sous ta laineuse aisselle.

Tu sus, Régent, garder d'éveil nos siestes,  
Nos pieds d'aller, nos cœurs de battre. Empire  
Si semblable à la mort, que les démons  
Ne te voient point cesser ! Que de leurs piques  
Les chardons secs nient la substance aqueuse,  
Défient tes nues, désert, de baptiser !  
Dieu seul put que ton mal brûlât, par l'âme,  
Chaque être au cœur d'une intacte apparence  
Et peupler l'univers d'un ardent vide.  
Où vivre ailleurs qu'en ton suspens, ni autre,  
Fièvre aux torpeurs pareille ?

L'en haut n'est plus que tu, tant son abîme  
Est interne à la fois qu'épars. Soleil,  
Vieille idole en débris, tu n'eus d'autre art  
Que tarder entre un gouffre et sa conscience.  
Nos soifs sont moins d'eau que de soif. La vigne  
Maintient ferme, à bout d'échalas, les globes  
Des vertus altérées. L'armée des guêpes

Sans trêve extrait tout cerveau sous la tiare  
Dont brille un or vacant. Tard, vendémiaire  
S'acharnera sur d'éclatants vestiges  
Que les essaims sapaient.

C'était là ton triomphe? Un tel dédale  
Qu'il n'a de sens que par l'issue. Les hyènes  
Ont lieu de rire et nous tort de trembler  
Pour leur blasphème. Aggravé de butin  
Ton torse a pivoté sur sa victoire,  
D'un coup, dans la fosse à purin. Nous sûmes,  
Azur, ta buse au parfait cercle et l'heure,  
Chaque ombre au sol, puis les bois, nous cerner.  
À peine eut-on le laps de la stupeur  
Tu t'abattis. Ah! trop vite, il est vrai,  
Haï trop peu.

Nous calmais-tu, fille aux doigts de gentiane,  
Quand sous l'humeur du ciel changeant nous vînmes  
Aux remblais du malheur cabrer notre âme?  
Nous n'irons pas plus loin. Mince est ton ombre  
Au sol penchant. Sût-on dormir ailleurs  
Je n'irais point. Ni descendre à la ville  
Dont la fumée tournoie sur l'arbre proche  
Comme un juron s'effrange au vent. Mémoire,  
J'entends germer les grillons dont ta terre  
Fut emblavée, tels que ne soient sans doute  
Qu'en toi fête et plaisir.

Midi fut un tel feu! De grands passants  
Qui sont partis pourrir dans leurs provinces  
Te désertaient, patrie. Le char du soir

Dont l'essieu geint cahote à tâtons, las,  
Comme un aïeul vaque à la mort natale.  
Le four éteint des étés laisse aux pauvres  
Moins de pain que de cendre. Un sable en grève  
S'étale immense. Émeus, Souffle, en ta fuite  
Ces poussières rendormis au sol couru,  
Qu'en tourbillons, sur les seuils du mensonge,  
Se lève notre absence.

*La Nouvelle Revue Française*, n° 46, octobre 1956

## MÉCHEF DES RÉGENTS

*et perditio eorum non dormitat*

Frôle, aube, au faîte un loriot d'or dont n'entre  
Qu'à coups de hache, aux forêts, l'éclat. L'homme  
Y sert d'humus aux noirceurs des feuillages  
Qui n'auront point duré quand nous mourons.

Malheur ! ces troncs de rois, soûls de vent, penchent  
Sans pensée qu'un pieux bruit de gongs. Le monde  
S'éveille au choc sur lui de vos poids, poutres,  
Qui ne valiez que choir aux nuits des houilles.

Le vol nuptial et mortel des élytres  
Sans qui le rêve eût rouvert sa main frêle  
Sur l'ombre étroite et crue que le sable aime,  
Fait perdre cœur à l'herbe au bord des mares.

De quel zénith de bœuf, détachées, tombent  
Écorchant d'un dard de feu l'air ces meules  
Pour nous paver ? Les dieux sont mal complices  
Qu'un feu dévore, à ciel béant, la terre.



Bûcher, soleil de tourbe, un vent tournant  
Rabat la suie des chairs sur tes cils rouges  
En qui cligne un œil fou. Qui va lustrer,  
Vainqueurs, sous un azur narquois, vos bottes ?

Seigneur, quand ton grand-père au fond des grottes  
Lissait de lard ranci ses poils, nos scribes  
Calquaient les lois qui t'ont damné. Tes reîtres  
Ont fait leur guêtre avec nos parchemins.

Les mots sont morts dans tes dents sépulcrales !  
Tais-toi qu'on te remercie d'un peu. Va-t'en  
Mais vite ou tu paieras ce joug de pierre  
Que sont, sur l'âme en débris, tes chaussées.

Plus n'est d'encens pour ton nez, creuse idole  
Qu'enfin l'oubli peut-être au lieu de haine.  
L'Afrasia pulse en nous, sourde à tes gloires :  
Le cœur de l'homme est au nadir de toi.

Ce frisson des roseaux, sous vos fenêtres,  
Vous croit trop homme, Excellence. Il vous faut,  
Pour sembler dieu, tarir les Nils du songe.  
Dame, il n'a pas pour rien quitté son bourg.

Qui fut rebelle à la roue zodiacale  
Que toi qu'enduit le baiser des dévots ?  
Insultiez-vous, syndics, nos soifs ? Du moins  
Ce plaisir-là les dieux vous le retirent.

Adam, ta lampe au ciel quand tu l'y lèves  
Luit sur tes fils : chacun tient sa marotte,  
Mais ! des gavés torturant leurs proies ?... Père,  
Détournez-vous d'où ma patrie cessa.

*Lettres nouvelles*, n° 50, 1957

## ARMA VIRUMQUE CANO

Chardons (le sol n'est pas pingre en brûlures),  
Silex où roule un soleil déchiré  
Vers les détroits de l'ombre, et fièvre aux jambes,  
Ce mal monté du sol avec mon sang...  
Le jour, commis à l'air, te revient, sol,  
Comme un corbeau vers un vasistas d'arche  
Dont ne l'eût point dépris l'olivier neuf.

Fils comme on borne un champ semé pour d'autres,  
Car je n'eus point d'enfance et vivre empire,  
Sois mon délai. Survis d'un mal accru,  
Le front contre un savoir qui m'effraie. Certes  
Nous la tuerons, notre âme, à force. Et Dieu  
N'aura plus de rival que soi. Du moins  
Laisse à ma fin ce lit de chardons. (Père!)

Le soleil couche à mon niveau. Je n'ose  
Aucun ailleurs, ni plus porter de nuit  
Que ma mémoire. Entends, jusqu'aux démenes  
Mon cœur puiser sa rancune, et me quitte.  
Ma forme, au sol se confondre. Et mon dire,  
À la folie, cet obstiné murmure  
Qu'en t'en allant tu secoues de l'épaule.

Qu'à ton frisson de pas déçu je cesse !  
La pierre au loin qu'il cogne, et c'est tout. Nuit  
Avec point d'astre aucun qu'en bas mon rôle,  
Crypte où tourne à fumée ma résine âcre  
D'acte incisé... Plafond, quand tu te penches,  
Vois si ma tombe est vide et le linceul  
À part plié ! Nous n'aimions pas tant l'ordre.

Dieu, les labours m'ont mal distrait de toi.  
Quel lait la femme eût caillé dans ma tête  
Pour croire à tes encor pareils phénix ?  
Moi qui n'ai procédé vers nul retour,  
Qu'importe, avant nos temps, que s'accouplassent  
Le cycle immonde et la bête à l'œil fixe ?  
Ne m'endors pas, lenteur, dans tes colères.

L'heure a réduit mon site à toi, buisson  
Dont, si je bouge, un corbeau part. Le ciel  
Est la chaussée du garde. Eus-je une issue  
Ailleurs qu'au cœur de quelque ardente épine ?  
J'épie, d'un puits de soif, le bruit botté  
Du spoliateur. Mon crâne est un terrier  
Sur qui ma mort, comme un soupirail, veille.

*Évidences*, n° 63, 1957

## LA MORT DU MAÎTRE

(De libertatis gloriæque fundamento)

Les sangliers, la nuit de ta phlébite,  
Passaient ton clos. Plutôt broyé d'un coup  
Qu'à tes pieds voir, sous un soleil terreux,  
Fléchir ton œuvre ! À pas de miel, vieillir  
Te cerna, père, et t'a perclus sous l'orme.  
Le vanneur livre au rapt des aquilons  
Tes prévisions qu'étanchait ton saloir.

On t'entendait battre la faux, dimanche :  
Tu défias ton déclin comme on diffère  
D'un vain délai l'accident. Ton bétail  
Erre en lambeaux sous les herses de l'air.  
Ta veuve aura pour souper la mémoire  
De tes ahans. Tu retournais la terre  
Sur qui, talée, tourne à grand mal ta hanche.

L'épouvantail à corbeaux c'était toi  
Quand tu durais sur nos hauts sans faillir.  
Il n'est resté de toi qu'un cœur de plomb  
Qui, borgne, au fond des boues du dortoir, plonge  
Vers la raison du poids, sous l'if. Terrible  
Fut ton âme au soupirail de tes lèvres  
Quand t'immergea le sol que tu foulais.

À l'abreuvoir envasé du caveau  
Ta soif atteint sa lie. Brasse au pétrin  
Du cercueil qu'on t'a clos ce que te fit  
De chair ton pain. La femme, herbe où couchèrent  
En vainqueurs tes midis crissant de sève,  
N'a plus de pleurs que glacés sous la poutre  
Où les amours, cueillies et pendues, sèchent.

Quel nimbe au ciel tient ta place, astre éteint  
Dont nous atteint l'éclat quand meurt sa source ?  
Ton existence empêchait tes convives,  
Mais je tremble à la vitre où fuient tes voies :  
Un loup traqué m'a légué sur la neige  
Ses pas. Dieu, que n'as-tu tardé ! Que n'ai-je  
Espéré moins de froment sous ton joug !

Quand tu vins t'acquitter de nos naissances  
Tu t'es tu, mieux qu'un homme, inspectant tout  
Sans que du mur nous levions nos regards.  
Tes actes que tu dépassas glapissent.  
Ta vie s'entête, éteinte, à fumer. Proie  
Du puits d'ombre, es-tu sourd aux bruits d'exploits  
Quand ton renom succède à tes bonheurs ?

Quand sur ton seuil tu suscitais le monde,  
Qui s'est douté de toi ? Pour te savoir  
Chaque enjambée de ton âme, à tâtons,  
Trouait la brume, inventant tes victoires  
Dont nous voici l'empreinte. Un temps sans pente  
Y croupit, face au zénith d'un ciel nu  
Et, sondé par ton manque aveuglant, bâille.

Puisqu'en toi, hors du lieu, tu te replies  
Sous les profonds terriers que l'hiver couvre,  
Ta récession déploie l'immense espace  
Où ma cognée réplique à ta déroute.  
Les vents qui sur ta trace emmêlée virent  
Et n'ont trouvé l'entrée ni l'issue, tissent  
Sur nous, sans toi, après toi, ton empire.

Quand tu créais nos jours comme un goitreux  
Secoue ses mains dans les airs, si quelque ange  
T'avait croisé, il t'eût tué sans te voir :  
Tu fus plus seul que juste. Encor faut-il  
Pour que ta tombe impère au ciel sa forme,  
Dieu, ton vertige à bout de trajectoire  
Et ton décès pour dessiller nos yeux.

Ton mutisme après guerre inventa l'homme  
Pour qu'il frémissse au charnier des Puissances :  
Nous flairons ta vacance au fil des miasmes,  
Nous respirons à la nausée ta gloire  
Dans ces vapeurs que ta chute auréole.  
Il n'est dieu, roi ni fer que rejetés  
Dont redescend aux minerais la rouille.

Le cri de coq du bourg proche et caché  
Fronde un ciel froid. Mon pré que bordent, rares,  
Les frondaions givrées du bronze, étend  
À l'entour la pâleur d'un gel suprême :  
C'est ton décret d'abdication. Qu'il brille,  
Fragile au moindre pas si j'en osais  
Sur ce sol saint que ton départ dédie.

Quand reviendra ta nuit de tiède étable,  
Rapace au vol de laine, aux yeux d'effraie,  
Du fond d'un Est obscur ? Je ne peux plus  
Porter, sous ton décor illustre et vide,  
Ni de savoir ni d'être. Ah ! ton honneur  
Est-il, Dieu fauve accroupi sous la mort,  
D'ignorer s'il te faille ailleurs qu'en toi ?

*La Nouvelle Revue Française*, n° 62, février 1958



## L'EXTRÊME FÊTE

Le char des jours, aux seuils des bourgs épars  
Geint sous son faix d'herbe et de gel mêlé  
Comme un passé sous l'art des mots usuels.

Que peut le cœur, soleil, sans toi dont brûle,  
Basse aux brancards, la crinière ? Et pourquoi  
Sous nos labours embourber ton poitrail ?

Dans les chardons frileux, s'achève en rouille  
Le tas d'outils des titans. Vain fut l'orbe  
Avant ce site où les morts rient des dieux.

De ses doux pieds, le rien vendange à l'aise  
Tous les désirs sauf du rien même. Automne,  
L'homme eût sans toi moins valu que sa tombe.

*Automne*, Éditions Unimuse, 1958

*Cet arbre de braise*

Tu brûles ma face et mes yeux. Tu me tues l'âme  
Au fond des yeux. Ta face est non visage mais  
Soleil de suie où brille obscurément ta flamme  
Qui me traverse de son regard sans objet.

Tu n'es pas une clarté d'âme sur le monde.  
Le monde, aux lampes que tu lèves, s'obscurcit.  
Tu me déchires par le dedans, tu me sondes,  
Tu me dévêts, jusqu'à l'os, des tiédeurs de vie.

J'étais au détour du chemin la paix des mares  
Dont tu vins troubler en passant l'eau comme au gué,  
Puis ton gel pétrifie mon trouble tant ta gloire  
Est qu'on ne sente en soi point ta gloire empirer.

J'entrais tête haute et sortais comme ne l'osent  
Les bêtes, mais il n'est plus que toi tout à coup.  
Mes regards qui s'enfonçaient aux fibres des choses  
Voici, depuis que tu es là, qu'ils s'en déclouent.

*Œuvres de Jean Grosjean (suite)*

JONAS.

KLEIST.

LA REINE DE SABA.

SAMSON.

SAMUEL.

ADAM ET ÈVE.

*Traduction*

LES PROPHÈTES.

TRAGIQUES GRECS : ESCHYLE ET SOPHOCLE (Bibliothèque de la Pléiade).

LA GENÈSE.

L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN.

L'IRONIE CHRISTIQUE. Commentaire de l'Évangile selon Jean.

LECTURE DE L'APOCALYPSE.

*Aux Éditions P. Lebaud*

LE CORAN.

LES VERSETS DE LA SAGESSE (L'ECCLÉSIASTE).

*Aux Éditions Fates*

LA PREMIÈRE ÉPÎTRE DE SAINT JEAN.

*Aux Éditions Bayard*

SI PEU.



**Une voix, un regard.**  
**Textes retrouvés,**  
**1947-2004**  
**Jean Grosjean**

Cette édition électronique du livre  
*Une voix, un regard. Textes retrouvés, 1947-2004* de Jean Grosjean  
a été réalisée le 30 janvier 2014  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070139194 - Numéro d'édition : 246923).

Code Sodis : N53855 - ISBN : 9782072478987  
Numéro d'édition : 246925.